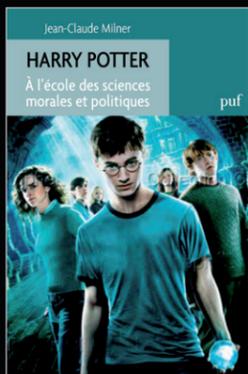
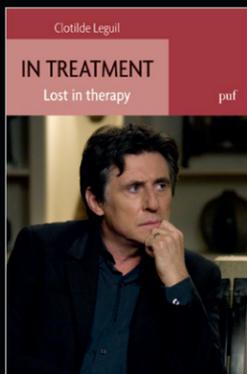
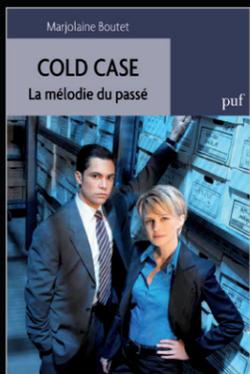
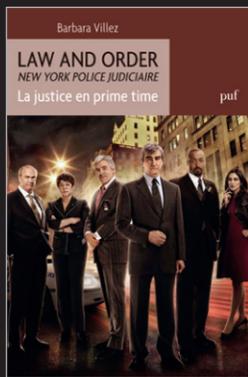
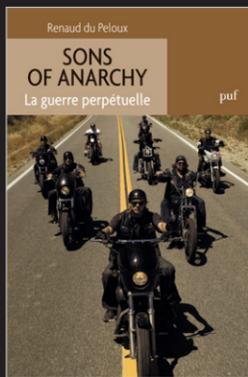
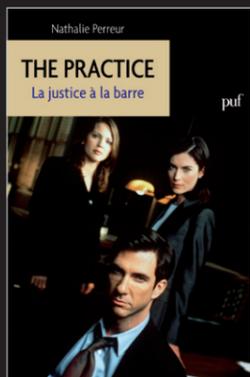
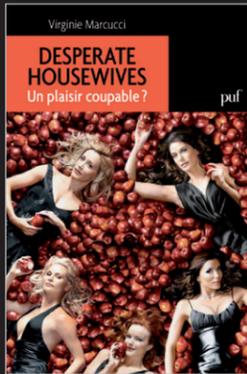
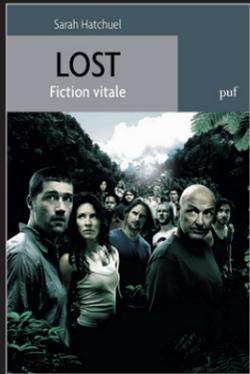
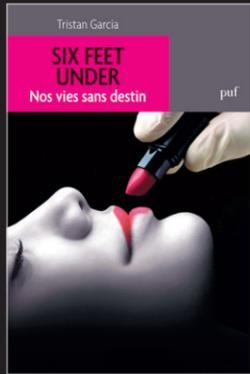




LA SÉRIE DES SÉRIES

DÉSORMAIS DIRIGÉE PAR
**TRISTAN GARCIA &
JEAN-BAPTISTE
JEANGÈNE VILMER**



TRISTAN GARCIA

CO-DIRECTEUR DE LA SÉRIE DES SÉRIES

Les deux premières années, Claire Sécaïl, historienne des médias (CNRS), a codirigé la collection avec Jean-Baptiste Jeangène Vilmer. L'écrivain et philosophe Tristan Garcia, qui avait rédigé l'excellent volume sur *Six Feet Under*, la remplace.

TRISTAN GARCIA



Amateur de séries télévisées depuis l'adolescence, j'ai suivi et aimé aussi bien *Twin Peaks* qu'*Urgences*, *X-Files* que *Profit*, *The Kingdom* qu'*Angela*, 15 ans. Les séries ont influencé mon écriture, lorsque j'ai commencé à concevoir des romans. Puis j'ai occasionnellement publié des articles ou participé à des colloques sur la chaîne HBO, *John from Cincinnati*, *Buffy*, *Deadwood* ou *The Wire*. Dans la « série des séries » des Puf, j'ai rédigé un ouvrage intitulé *Six Feet Under*. Nos vies sans destin. Désireux d'associer à cette curiosité théorique une connaissance de première main, j'ai aussi co-écrit avec Léonard Haddad un projet de série consacrée à une équipe de football, dans une ville imaginaire française, désindustrialisée et touchée par la crise économique. Ce projet, soutenu par le CNC, m'a permis de mieux comprendre comment se fabriquaient concrètement ces œuvres collectives que sont les séries, mais aussi de saisir les limites de la production française.

Toujours fasciné par la réflexion sur ce qui est devenu le grand art de notre temps, je suis heureux de rejoindre Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, qui a fondé cette collection avec Claire Sécaïl, pour arpenter de nouveaux territoires à l'intersection de la recherche en philosophie, en sciences humaines et sociales, et des grandes œuvres télévisuelles.

JEAN-BAPTISTE JEANGÈNE VILMER



Les séries m'ont pris tard. En option cinéma au lycée dans les années 90, je ne jurais que par Stanley Kubrick et, dans une moindre mesure, David Lynch et les thrillers asiatiques. Je ne regardais guère qu'*X-Files* à la télévision, et davantage comme un divertissement que comme une œuvre comparable aux films. C'est seulement à la fin des années 2000 et après avoir été impressionné par *The Wire*, *The Shield* et *Six Feet Under* que j'ai compris à quel point les grandes séries télévisées étaient devenues le nouveau cinéma.

J'ai aujourd'hui beaucoup plus de mal à commencer un film qu'une série, pour des raisons autant pratiques (la durée des épisodes permet davantage de souplesse quand on a peu de temps) que liées aux vertus propres du genre sériel : la permanence des personnages, auxquels on s'attache plus facilement et qui évoluent avec nous, le temps long qui permet des scénarios plus complexes, des caractères plus ambivalents et un formidable effet de réel. Compte tenu de mes intérêts de recherche (les relations internationales et la guerre en particulier), j'ai un faible pour les thrillers sécuritaires (*24*, *Rubicon*, *Homeland*, *The Americans*), mais je suis également un grand fan de *Rome*, *Breaking Bad*, *Mad Men*, *The Killing*, *Game of Thrones* et *True Detective*.

À l'automne 2009, alors que je passais mes journées à finir la thèse et mes nuits à dévorer *24*, j'ai eu l'idée d'écrire un livre sur cette série et de créer une collection sur le mode « une série, un livre ». S'agissant d'un projet académique, visant à montrer que, contrairement à un préjugé encore trop répandu chez les universitaires français, volontiers conservateurs, on ne commet pas un crime de lèse-université en s'intéressant aux séries (et aux objets populaires en général), il fallait un éditeur universitaire. J'en ai donc parlé aux PUF, chez qui j'avais déjà fait deux livres. Deux ans plus tard (avril 2012), les premiers ouvrages paraissent.

JEAN-CLAUDE MILNER FAIT SON ENTRÉE DANS LA SÉRIE DES SÉRIES



PARUTION LE 7 MAI 2014

HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Jean-Claude Milner

212 pages • 13 €

Sous les apparences de la surréalité magique, doit-on reconnaître une réflexion réaliste sur la fin du XX^e siècle et les débuts du XXI^e ? De manière plus générale, le moment est venu de s'interroger : que dit au juste le récit potterien ?

À cette question, j'ai tenté d'apporter une réponse partielle. Que j'aie tort ou raison, je peux rassurer celles et ceux qui se sont nourris de *Harry Potter*. Ils ne se sont pas passionnés pour des bêtises.

Tout roman d'éducation est aussi une éducation sentimentale. Dans le titre que Flaubert avait choisi, il faut reconnaître un mot d'ordre et une injonction. Le récit potterien s'y conforme. Le lecteur et le spectateur découvrent comment les sentiments de l'enfant deviennent des sentiments d'adulte. Mais la logique des sentiments n'est jamais seule en cause ; leurs vicissitudes trouvent une cohérence dans des événements, publics ou privés, que les héros ne contrôlent pas. Harry Potter change en tant qu'individu, mais ce changement dépend de ce qu'il apprend, par expérience, touchant la société celle des sorciers et celle des êtres humains en général. Son éducation sentimentale est aussi une éducation politique. Comme dans Flaubert encore, sauf que le modèle politique est tout autre.

Dans le récit potterien, la problématique des révolutions ne forme pas l'horizon ultime. L'enjeu concerne bien plutôt le passage de l'état de nature à l'état de droit ; de ce fait, il engage la notion de règle, sous ses diverses formes : le règlement, la loi juridique, la promesse, la norme éthique. Le questionnement porte sur un monde précis, qui a une histoire et une organisation propres : le monde où coexistent les sorciers et les moldus. Mais il concerne aussi un autre monde : le nôtre. Une différence majeure les sépare : dans le premier, la magie existe, y compris pour les moldus qui l'ignorent ; dans le second, la magie n'existe pas. Malgré cette opposition, un trait commun : les deux mondes se rapportent à la Grande-Bretagne, à son histoire, à sa langue, à son système de gouvernement, aux principes qu'elle juge essentiels. Aussi bien le décor matériel bâtiments, coutumes, mœurs que la philosophie politique de langue anglaise se révéleront pertinents. Si la métonymie est bien cette figure qui permet de parler du tout en parlant de la partie, alors la Grande-Bretagne, dans le récit potterien, est la figure métonymique du monde humain tout entier.

Le récit raconte une fable politique. Il doit se lire constamment à deux niveaux ; il faut d'une part restituer la magie telle qu'elle régit le monde des sorciers et détermine celui des moldus, à leur insu ; il faut d'autre part tirer de cette restitution des conséquences valant pour notre monde sans magie. Au premier temps, il faut interpréter les personnages et les événements magiques, en les abordant de manière directe et réaliste. Au second temps, il faut recourir aux ressources de l'analogie ; tel personnage et tel événement magiques engageant, de manière indirecte, un point de vue sur un monde sans magie. Pris dans son ensemble, le récit potterien pose la question potterienne : étant donné la politique qu'on restitue en lecture directe au sein du monde de la magie, quel enseignement politique indirect peut-on en tirer, pour un monde sans magie ? Le monde sans magie se sera éclairé à la lumière de la magie.

Jean-Claude Milner, extrait de l'introduction.

DIRECTRICE DE LA COMMUNICATION

Dominique Reymond
01 58 10 31 85
reymond@puf.com

ATTACHÉES DE PRESSE

Doris Audoux
01 58 10 31 89 • audoux@puf.com
Caroline Psyroukis
01 58 10 31 91 • psyroukis@puf.com



Presses Universitaires de France
Tél. : 01 58 10 31 00

www.puf.com